

Les engins de démolition ne passaient pas le porche. Trop étroit pour les larges camions et les grues, ils l'ont abattu. Les pinces à béton et les broyeurs ont mâché les grandes pierres taillées, les ont recrachées en un tas informe vite balayé par les bulldozers. La cohorte de chenilles, de machines-outils s'est rangée au bout de l'avenue. Elle incendiait la brume de ses projecteurs. Les hommes casqués sont descendus des engins.

J'étais obligé de frotter régulièrement la buée sur le carreau que formait mon souffle court. Ma main se levait, essuyait, puis retombait, ballante, et la vitre s'épaississait de nouveau de ma stupéfaction haletante.

Puis, nous nous sommes mis à errer, le chien et moi. Ne sachant pas où poser notre attention, de loin, perchés sur une coursive ou dissimulés derrière un mur, accroupis dans l'entrebâillement d'une porte ou couchés sur le rebord d'un toit, nous observions les allées et venues des ouvriers et des machines. Ils étaient venus abattre le site. Au détour d'une conversation hachée par le vent qui emportaient loin leurs paroles ou les rabattaient vers moi, j'ai compris qu'une autoroute devait traverser la région. Une autoroute reliant la capitale au nouveau centre économique du pays construit sur les bord de la mer. La région serait ainsi réduite à n'être qu'un axe de circulation où les regards vides des fantômes industriels regarderaient en silence le passage ininterrompu des poids-lourds et des semi-remorques. Le chien et moi étions ces fantômes silhouettes maladroites, rasant les murs, ou bien recroquevillés sur la banquette arrière du break que j'avais déplacé vers l'extrémité nord du site, caché à l'arrière des maisons des anciens ouvriers, loin des boules d'acier qui en des balancements abrutis fracassaient les édifices, arrachaient les structures d'acier, aussitôt saisis par des grappins manœuvrés avec précision. Ils procédaient méthodiquement. Parfois, ils faisaient appel aux explosifs quand une construction plus résistante arrêtait leur progression,

le souffle de la TNT ajoutait au brouillard une épaisseur de poussière d'où saillaient les membres déchirés, tordus, comme autant de fractures ouvertes du béton armé. Et la neige se couvrait d'une gangue grise et sale, se transformait en une bouillasse infâme, et finissait par disparaître, écrasée de piétinement et de raclements de pelles.

En avant de cette troupe furieuse, deux géomètres prenaient des mesures, plantaient des repères de bois, traçaient à la bombe sur le sol des croix rouges. C'était le soir du cinquième jour. Ils finissaient de prendre quelques cotes. Le chien et moi avions passé la journée dans l'atelier, espérant par notre seule présence détourner un moment le flux noir de la destruction et je les ai entendus s'approcher. Ils ont cherché à ouvrir la porte, mais la chaîne fermée de l'intérieur les en a empêchés. Je me suis approché, je les entendais, *On reviendra, il fait trop sombre, Celui-là est juste dans l'axe, il faut le dégager maintenant pour relier l'autre bout du site, les goudronneuses arrivent après demain.*

Ils sont revenus le lendemain. Nous les avons laissés entrer dans l'atelier. J'avais lié le museau du chien avec un morceau de chiffon pour qu'il n'aboie pas. Il gémissait doucement mais sa plainte se fondait avec le hululement du vent au travers des fissures du bâtiment et les coups de batoirs au loin des engins de démolition.

Ils sont restés un moment sur le pas de la porte, un peu ahuris de ce qu'ils voyaient, un peu surpris, comme si la propreté du lieu, la brillance des machines que j'avais construites faisaient monter un souci, une interrogation dans leur esprit. Ils étaient là pour effacer le site, un point c'est tout, ils n'envisageaient pas que cela puisse être source de questionnement. Le reste des bâtiments était dans un état de délabrement qui facilitait la mise en œuvre de leur projet, mais ce qu'ils découvraient valait peut-être la peine d'être sauvé, *Mince alors, qu'est ce que c'est que tout ça ? Ça paraît neuf. On nous avait dit que tout était abandonné depuis des années.* Ils n'en ont pas dit plus, la porte par un système de vérins électriques que j'avais confectionnés s'était refermée dans leur dos. Mon fusil a claqué deux fois. Leurs jambes se sont pliées sous le choc des lanières qui s'entortillaient autour d'elles. Ils se sont mis à jurer, mais j'avais enlevé le bâillon du chien et celui-ci s'était précipité sur eux en aboyant. Il les reniflait,

tournait, repartait et aboyait de nouveau, eux ne disaient plus rien. Leur matériel était éparpillé et le chien, les crocs plantés dans le cuir, s'est mis à secouer une de leur sacoche devenue pour lui un gibier parmi d'autres. Le reste s'est fait dans un flottement irréel de frayeur et de fureur. J'ai mis en route une des presses, elle s'abattait sèchement, feulant de lubrifiant et de liquide hydraulique ; puis du souffle, leurs souffles, des ahanements de corps, de muscles tétanisés, des marmonnements de bouches remplies de morceaux de caoutchouc et refermées de bandes de tissus collant, des raclements de jambes qui essayent de se relever et qui retombent avec leurs yeux exorbités, des yeux qui ne comprennent pas, qui imaginent ou plutôt qui refusent d'imaginer dans un même soubresaut de panique, et le chien qui déchire leurs vêtements, et moi, avec mes peaux de lapin, ma couverture trouée, ma gueule de rage, le regard pointé sur leurs visages et leurs mains, leurs mains mises à plat sur la presse, la presse qui descend d'un coup, moi qui retire leurs mains au dernier moment, pareille à une roulette russe de dix tonnes qui ricane, et eux qui n'en peuvent plus de respirer par le nez, que la morve finit par leur sortir des narines par giclées, avec la sueur, la sueur luisante qui les transforme en des mannequins cireux, blêmes, si cadavériques qu'ils s'en affalent épuisés, le cœur tordu, retourné à l'intérieur, les poumons dilatés, des poumons de baudruche gonflés, distendus de trouille, et les mains tremblantes d'être encore entières.

Nous les avons laissés là, devant la porte, ligotés, obligés de se tordre sur le sol, de ramper vers le bout de l'avenue, vers la lumière floue des phares, en de douloureuses trainées noirâtres creusées dans la neige, happés par le brouillard qui descendait avec la nuit et le silence de la fin de journée.

Nous avons jusqu'au lendemain matin.

Les ténèbres étaient pour nous.